

## LA DETENTION DES PRISONNIERS FRANÇAIS EN ALLEMAGNE PENDANT LA GUERRE FRANCO-PRUSSIENNE (1870-1871)

Copyright - 2004

Jean-François Lecaillon

En cinq mois de guerre contre la Prusse, les Français ont laissé entre les mains de leurs adversaires 371 981 hommes et 11 810 officiers<sup>1</sup>, soit les deux tiers du total (600 000) atteint pour les cinq années de la Grande Guerre ! Ces prises ont posé aux Allemands un problème d'autant plus difficile à gérer qu'elles se sont faites par vagues brutales. Surpris par leur propre succès, ils ont du improviser, soumettant leurs prisonniers à des situations difficiles qui ont suscité les critiques de ces derniers. Celles-ci furent-elles pour autant justifiées ?

Dans *La guerre de 1870*, François Roth a développé une vingtaine de pages sur le sujet. Bien que succinctes, elles disent l'essentiel. Mais la captivité ne se réduit pas aux seules réalités concrètes. Au delà se profile la question de l'impact qu'elle a pu avoir sur les esprits. Pendant cinq à six mois en moyenne, les prisonniers ont occupé leur oisiveté à refaire la campagne, à chercher des responsabilités ou à écrire leurs souvenirs. Ils ont fait un important travail de réflexion qu'ils ont ensuite rapatrié avec eux pour témoigner du déroulement militaire de la guerre. Leurs récits ne furent pas ignorés. Non seulement beaucoup ont été diffusés, mais nombre de leurs auteurs (principalement parmi les officiers) ont été interrogés dans le cadre des conseils de guerre devant lesquels les généraux vaincus ont comparu. Plus que pour aucune autre, les anciens combattants de 1870 ont dit et imposé à la société française l'histoire de leur guerre, une bonne raison pour s'interroger sur la manière dont s'est construite cette histoire.

Dans cette optique, nous avons analysé les récits de 75 auteurs<sup>2</sup> : 30 officiers, 38 sous-officiers ou soldats, 1 civil et 6 visiteurs<sup>3</sup> (5 ecclésiastiques et 1 médecin). 37 d'entre eux ont été fait prisonniers à Metz. C'est plus (53%) que la proportion de prisonniers français fait à cette occasion (45 %). 16 ont été capturés à Sedan (soit la bonne proportion), 3 à Frœschwiller, 3 à Strasbourg, 1 à Spicheren et 1 à Wissembourg. Les autres sont issus des armées de la Loire, du nord ou de l'ouest. Ces témoignages permettent de découvrir les conditions auxquelles ces hommes furent soumis et la manière dont ils les ont perçues ; ils nous donnent leur regard, celui qu'ils avaient au moment où se structurait leur mémoire.

### Défaites et redditions

Dès le début du conflit, les armées font des prisonniers. Si, lors des premiers contacts, les prises sont ordinaires, un premier choc survient le 6 août à Frœschwiller : défait, le maréchal Mac Mahon abandonne 6000 hommes entre les mains de l'ennemi. Trois semaines plus tard, le triomphe de Sedan permet aux Prussiens de désarmer près de 75 000 hommes, soit 30% environ des effectifs alors mobilisés par les Français !

Pour ces premiers prisonniers, la capture est d'abord un soulagement d'autant plus vif que les combats qu'ils viennent de vivre ont été d'une violence « *jamais vue* ». Confrontés à l'efficacité des armes nouvelles qui les sidèrent, ils ont la satisfaction d'être encore vie. Dans un second temps, la déception prend toutefois le dessus et ils s'interrogent sur les causes de leur échec. Très vite la colère les gagne : les soldats s'indignent de « *l'incapacité des chefs* » ; de même les officiers, lesquels dénoncent aussi la médiocrité des troupes au feu et leur « *indiscipline* ». Ces réactions révèlent un manque de confiance et de cohésion au sein de l'armée française qui est une des sources du désastre national. Dans le contexte des défaites successives, les rivalités sociales, de corps ou de convictions s'exacerbent et posent leur empreinte dans les mémoires.

Ces rivalités restent toutefois contenues parce qu'une autre réalité s'impose vite. Rien n'a été prévu pour subvenir aux besoins de telles masses de prisonniers. Les Allemands sont contraints d'improviser et font subir aux Français des situations pénibles. Celles-ci favorisent des réactions de solidarité et forgent une cohésion là où il n'y en avait guère ! Le processus est particulièrement net à Sedan : les Allemands doivent prendre en charge 75 000 hommes épuisés, démunis de tout et comptant parmi eux d'innombrables blessés. Il faut les garder, mais aussi les abriter des intempéries, les nourrir et soigner. Un énorme défi logistique est posé à une armée en campagne qui a encore d'importants objectifs militaires à atteindre. Dessinée par un méandre de la Meuse à l'ouest de Sedan, la presqu'île d'Iges offre un site naturel qui permet de parer au plus pressé. Mais après quelques jours passés à ciel ouvert, dans la boue, sans équipement ni soin, sans sanitaires et mal nourris, les conditions jugées « *barbares* » et « *indignes d'une nation civilisée* » par les Français deviennent insupportables. Fautes de soin, des prisonniers décèdent. Le soulagement d'avoir survécu aux aléas meurtriers de la bataille est

<sup>1</sup> Chiffres fournis par François ROTH, *La guerre de 1870*. Paris, Fayard, 1990.

<sup>2</sup> Voir la bibliographie.

<sup>3</sup> Nous utiliserons le terme de *visiteurs* pour désigner les personnes autorisés à rendre visite aux prisonniers. Le civil est un otage.

alors balayé. Amplifiée par les rumeurs qui vont bon train, la détestation de l'ennemi prend un nouvel essor, qui ne s'appuie plus sur l'idée abstraite que le citoyen s'en fait dans l'élan de la mobilisation ou celle plus effrayante née de la peur au moment du combat. Désormais l'ennemi a un visage (celui du garde) et produit des manquements concrets qui donnent du sens à la haine que chaque patriote se doit de manifester. De nombreux prisonniers se font alors de l'Allemand une idée précise sur laquelle ils ne reviendront jamais.

La capitulation de Metz le 27 octobre 1870 renouvelle le scénario, mais dans des proportions encore plus grandes. Cette fois ce sont 170 000 hommes physiquement affaiblis par les rigueurs du siège qui tombent entre les mains des Allemands. Certes, la chronique annoncée de la capitulation et le précédent de Sedan permet aux Prussiens d'être moins pris au dépourvu. Ils ne peuvent toutefois gérer une telle masse en quelques heures et les mêmes difficultés que dans les Ardennes apparaissent. Des camps improvisés sont organisés à Grigy, Retonfey, Ars, Peltre... et là encore les conditions climatiques difficiles frappant des organismes fatigués accentuent les difficultés que rencontrent les prisonniers.

Comme à Sedan, ces derniers expriment d'abord du soulagement. Non plus celui d'avoir échappé à la violence de la bataille, mais celui d'en avoir fini avec les rigueurs du blocus. La capitulation leur permet en effet d'accéder à des soins ou à un vrai repas. A ce bonheur s'ajoute le fait que les Français ont eu toute la durée du siège (deux mois) pour se préparer à l'idée de leur capture. Leur colère s'est aussi focalisée sur les chefs accusés de trahison. Jusqu'à un certain point, les Prussiens s'en trouvent moins détestés. Nombre d'officiers expriment même à leur endroit le respect qu'ils éprouvent à l'égard du vainqueur et de ses mérites. Beaucoup admirent la discipline qui règne dans les rangs de leur armée. A Metz, les premiers moments de la captivité sont ainsi vécus sur un mode un peu différent de ce qui s'est produit à Sedan.

### **Le transfert vers l'Allemagne**

Les voyages vers les lieux de détention sont plus ou moins pénibles. Dans l'ensemble, toutefois, tous les prisonniers connaissent une expérience similaire. A quelques exceptions près, leur déportation se fait en deux temps : un voyage à pied pour rallier une gare d'embarquement, puis un transfert en train jusqu'au lieu de la détention.

Les marches sont dures. Elles ont lieu pendant les mois d'automne ou d'hiver. Il fait froid, il pleut ; parfois, la neige s'en mêle. L'épreuve est d'autant plus éprouvante que les prisonniers sont mal chaussés, les uniformes mal adaptés à la saison ou déchirés. Certains souffrent de blessures, beaucoup sont malades. En outre, les distances à parcourir sont parfois très longues. Si le capitaine Marchand a la chance d'embarquer dans le train à Metz même, si certains de ses camarades ne parcourent que 22 kilomètres jusqu'à Remilly, d'autres sont contraints d'aller jusqu'à Forbach (60 km) ou Saarlouis (96). Beaucoup de soldats de l'armée de Chalons font plus de 100 kilomètres : entre Sedan et Remilly, Labossey et Chalert en parcourent 153 sous la pluie ; Jousset et Nancy sont conduits jusqu'à Pont-à-Mousson (143 km). Entre Loigny et Meaux, Joubert fait à peu près la même distance. Le record serait détenu par Alexandre Pelé qui décompte 254 heures de marches (10 jours et demi) entre Connéré et Lagny, localités distantes de près de 200 km.

Ces marches se font dans des conditions d'autant plus difficiles que les Prussiens craignent les évasions ou mouvements d'insubordination. En territoire ennemi et avec des effectifs limités, les soldats chargés d'escorter les prisonniers manquent parfois de sang froid et commettent des brutalités. La majorité des témoignages dénoncent celles-ci. Aucune généralité ne peut toutefois être faite. Les récits de Nancy et Servel, par exemples, plaident en ce sens. Prisonnier sur parole, le premier bénéficie d'une liberté relative qui rend la marche humaine. Après avoir signifié l'horreur de la 1<sup>ère</sup> nuit « *au camp de la boue* » (près de Metz), le second se félicite que les Prussiens se soient montrés « *compatissants* » pendant le voyage qu'il fait jusqu'à la gare d'embarquement.

La seconde partie du voyage se fait en train. Là encore, les transferts se font dans des conditions pénibles, mais très inégales d'un convoi à l'autre. Les officiers sont les mieux traités. Bonneau du Martray voyage dans un « *confort relatif* ». Il a la chance d'être dans un wagon de seconde classe. Les vitres en sont cassées et laissent pénétrer le froid, mais ce n'est rien au regard de ses collègues. La plupart sont embarqués dans des wagons de 3<sup>ème</sup> classe ; quelques uns connaissent le sort des simples soldats : le voyage en wagon à bestiaux. Leur luxe ? N'être que 15 à 20 hommes par wagon (Chalert) quand les troupiers sont deux fois plus nombreux : Berthenneau et Lemeland donnent le chiffre de 50 et Kervella celui de « *50 à 60* ». Un véritable « *supplice* » s'indigne ce dernier. Lemeland précise que le wagon était « *hermétiquement clos* » et qu'il a voyagé ainsi dans une « *ambiance irrespirable* ». Même discours d'Alexandre Pelé qui évoque l'entassement et la chaleur. Mais ces conditions ne sont pas les pires. Pendant le « *voyage de la honte* » (Bruchon), les prisonniers de Bapaume et du Mans font le trajet jusqu'à Stettin en « *wagons découverts* »<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> Témoignage confirmé par Habert de Ginestet qui fait partie du convoi en question.

La dureté des conditions de voyage se mesure à l'arrivée. Dans l'ensemble, le docteur Chaulin qualifie d'« *assez mauvais* » l'état sanitaire des convois. Assistant à l'arrivée des prisonniers de Metz, il trouve ces derniers « *fatigués* », mais il se félicite de les voir « *bien couverts* ». En revanche, les prisonniers des armées de la Loire et du nord arrivent dans un état « *effroyable* ». Arnoult confirme : le 24 décembre, 32 hommes sont retrouvés « *gelés* » dans les wagons. En sont-ils morts ? le témoin n'est pas clair sur ce point. Il n'en apparaît pas moins que les conditions de transfert peuvent être l'occasion d'un véritable « *calvaire* » (Marty). Ce dernier, toutefois, n'est pas infligé par les Allemands dans un souci d'humilier. La situation est davantage la manifestation d'un manque de moyens. En témoigne ce mobile de la Somme (qui signe D...) : fait prisonnier à Péronne le 10 janvier 1871, il voyage en « *train à compartiments* », et se voit autorisé, lors des arrêts dans les gares, d'y acheter à boire, du tabac ou de quoi se sustenter. Ce prisonnier a eu de la chance, mais celle-ci s'explique aussi par le contexte. D... est transféré avec un petit contingent de prisonniers (et non les masses capturées à Sedan ou à Metz), à une époque où les Allemands ont eu le temps de s'organiser. De fait, quand ils en ont les moyens, ces derniers se montrent corrects. Un autre détail plaide en faveur de cette correction : les prisonniers ont été désarmés, mais pas dépouillés de leurs biens personnels. Beaucoup ont un peu d'argent dont ils se servent pour acheter de quoi se nourrir. Certains officiers comme le lieutenant Girard voyagent même avec leur cantine. Les transferts sont également pénibles parce que les prisonniers sont psychologiquement affectés. Vexés d'avoir été pris, ils vivent mal la situation et ont tendance à amplifier le négatif. Dans ce contexte, les transferts en wagon à bestiaux les choquent. Ils se sentent traités comme des animaux et humiliés de subir le sort habituellement réservé aux bagnards. Pendant toute cette préface de leur captivité, les prisonniers restent toutefois assez dociles. Au regard des opportunités, les tentatives d'évasion sont peu nombreuses. Deux raisons au moins peuvent expliquer cette attitude. Pour les officiers, il s'agit de respecter la parole donnée. Pas question pour eux de la trahir ; c'est une affaire d'honneur qui fait partie du jeu de la guerre. Ont-ils perdu ? Ils s'en désolent, mais ils ne tricheront pas ! Ceux qui le font sont d'ailleurs très mal perçus par leurs camarades, non pas parce que ces derniers en subissent les conséquences en termes de représailles mais parce que cela ne se fait pas. Pour les simples soldats, jeunes hommes appelés sous les drapeaux pour participer à une guerre qu'ils ne souhaitent pas, le soulagement de n'avoir plus à risquer leur vie sur le champ de bataille semble prévaloir. D'ailleurs, les plus Patriotes qui rêvent d'un soulèvement généralisé des prisonniers s'en désolent !

### **Premiers contacts avec les populations allemandes**

Le voyage vers les sites de détention est l'occasion d'un premier contact avec les populations allemandes. Cette rencontre est un moment important. Il va orienter une partie des sentiments que chacun entretiendra vis-à-vis de l'autre. Il renseigne aussi sur la manière dont chaque camp percevait l'ennemi.

François Roth note que les prisonniers sont parfois convenablement accueillis mais que « *le plus souvent, ils entendent des propos ironiques ou des cris hostiles* »<sup>5</sup>. Il appuie son appréciation sur le témoignage d'Isidore Méneestrel qui à Carlsruhe rencontre une foule bruyante qui crie « *Morts aux Français, Franzouse caput* ». Quelques témoins de notre échantillon font état de semblables accueils. Il ne semble pas, toutefois, que ce soit le plus répandu. Sur 28 officiers qui s'expriment sur ce thème, 7 dénoncent l'hostilité dont ils font l'objet et 5 hésitent ou font des distinctions, mais ils sont 16 (sur 30) à témoigner d'un accueil plutôt aimable. L'avis des soldats est plus sévère. Ils savent toutefois reconnaître les gestes de compassion dont ils font l'objet. Les Prussiens « *sont plein d'égard pour nous* » souligne Quentel. A l'opposé, Bruchon, (qui fait le même voyage que Méneestrel) traite tous les Allemands de barbares, des êtres n'ayant pas « *deux liards d'humanité* ».

Les différences apparaissent d'un convoi à l'autre ; elles se font aussi selon des lignes régionales. Lorsqu'ils arrivent dans les gares de Rhénanie, les Français sont surpris par la qualité de l'accueil qu'ils reçoivent. Rochat le juge agréable à Kaiserslautern. « *Ils nous paraissent très bons et avoir pitié de nous* » se félicite Renault à propos des gens de Weingarten (Wurtemberg) et Perroncel raconte qu'il reçoit « *victuailles, liqueurs et pièces de monnaies* ». Pratiquement tous les convois font une halte dans une ville de Rhénanie. Les prisonniers y sont ravitaillés et la majorité d'entre eux rapporte qu'ils sont correctement nourris. Ce bon contact s'observe parfois dans les provinces de l'est mais il est plus rare. Habert de Ginestet fait clairement la différence entre les habitants de Francfort jugés « *bons* » et ceux de Stettin « *arrogants* ». Fautras se plaint des mêmes qui lui jettent des pierres ; Farinet distingue les « *non hostiles* » de Mayence et les « *hostiles* » de Marbourg ; Marty fait la part entre les saxons moins brutaux que les Prussiens. Joubert évoque le cas des Poméraniens, farouches et toujours prêts à les insulter, alors qu'il s'entend bien avec les Rhénans. Le contraste est donc net entre l'est et l'ouest de l'Allemagne. Mais des distinctions sont faites aussi entre les populations de l'est, le plus souvent aux dépens des Prussiens jugés plus brutaux que les Polonais, Silésiens ou Poméraniens. De fait, les Français distinguent bien la

---

<sup>5</sup> *Ibid.*, p.420.

variété ethnique de ce qui n'est pas encore l'Allemagne ; vieilles rancœurs ou alliances orientent aussi la nature des relations qui se tissent : entre les Français et les Polonais qui n'aiment pas les Prussiens, la sympathie semble aller de soi.

Transféré de Glogau à la forteresse de Stargard en Poméranie, Gustave Thomas oppose les manifestations de compassion qu'il rencontre en Silésie quand il ne perçoit que de la « haine » de la part des Prussiens. Cette différence s'explique d'abord par le changement de statut de cet officier puni après une tentative d'évasion de trois de ses camarades. Il se retrouve donc sur un site de détention au régime plus dur. Mais Thomas évoque aussi une « curiosité fatigante ». A l'ouest, c'est celle d'une foule qui connaît bien la France et qui s'étonne de son effondrement militaire. Souvent francophile, la population vient vérifier l'incroyable et s'apitoie de la misère des prisonniers. Dans les lointaines provinces de l'est, en revanche, les habitants ne connaissent des Français que ce qu'ils en ont entendu raconter par les plus âgés, ceux qui ont connu l'occupation de 1813. Amplifiés par les déformations du temps, de vieux ressentiments nourrissent ainsi des comportements agressifs. Les rumeurs font aussi des ravages : les gens viennent voir les « monstres », les « mangeurs d'enfants ». Les prisonniers ressentent de la crainte dans le regard des curieux. Les *turcos*<sup>6</sup> sont les principaux sujets de ces vérifications craintives.

Ces premiers contacts définissent des sentiments qui se sont consolidés ensuite. Il est rare que le prisonnier change d'avis. Même quand les témoignages rapportent des anecdotes positives, rien n'y fait. Pouteau échappe à une punition grâce à l'aide de jeunes allemands, il courtise une jeune polonaise et admet la bienveillance du lieutenant responsable de sa compagnie de prisonniers ; il ne revient pourtant jamais sur le peu de cas qu'il fait de ces « barbares » qu'il « hait ». A l'inverse, les moins sévères peuvent décrire des situations pénibles, ils restent assez indulgents pour trouver des excuses aux Allemands.

Facilités par les autorisations de circuler en ville, les contacts entre prisonniers et populations locales restent nombreux sur les sites d'internement. Dans l'ensemble, tout se passe bien pour les officiers. Si un anonyme évoque les rapports tendus qu'il a avec les habitants de Spandau et en conclut que « l'Allemand est un être inférieur », son avis fait exception. Le comportement des habitants de Rastadt est jugé « excessivement convenable » (Bergasse), ceux de Mersebourg sont reconnus « bienveillants et polis » (Chalert) ; les gens du Schlesvig montrent de l'amitié à Lombard, les enfants de Francfort acclament Marchand et Berthomier des Prost est si bien traité qu'il émet des doutes sur les rumeurs concernant le comportement sauvage des Allemands en France. A Cologne, Français et Allemands se parlent et les femmes allemandes pensent mariage (Jullien). S'ils n'expriment pas d'avis arrêtés, les récits montrent que les relations sont plutôt de bon aloi. Il y a des moments de tensions ou des accrochages, mais ce sont souvent des cas particuliers.

Pour le simple soldat, la vie est plus difficile et les contacts avec la population moins réguliers. Les appréciations s'en ressentent. Pour autant, elles ne sont pas franchement hostiles. Sur 31 témoignages, 7 dénoncent la barbarie des Allemands, leurs brutalités ou insultes ; le chiffre monte à 9 quand il s'agit d'apprécier le comportement des seuls gardiens (contre 6 qui les trouvent aimables). Mais là encore, les témoins distinguent selon les personnes, ils ne généralisent pas. Si Pouteau juge les Allemands « ignobles » et « crache sa haine », ils sont 12 (plus d'un tiers) à estimer leurs comportements corrects (voire sympathiques), 6 sont partagés, 4 parlent d'indifférence et 2 restent évasifs, ne notant rien de nettement hostile. Stern conclut : « nous n'étions pas malheureux comme on s'attendait bien (d'y) être. Le gouvernement bavarois nous donnait les mêmes soins comme à leurs soldats ».

Les visiteurs confirment. Ils admettent que les Allemands sont durs : ils « nous regardent avec défiance » (abbé Dufor) et sont « souvent inhumains » (Père Joseph) ; ils estiment toutefois qu'ils sont « équitables », ayant de la « compassion » et qu'ils sont parfois bienveillants (Joseph). Au final, le Père Robin pose la question : « si les Français hébergeaient 400 000 prisonniers Prussiens, les traiteraient-ils humainement » ?

Selon les témoins, les lieux et les moments, de grandes différences apparaissent donc, variations qui relèvent des caractères ou préjugés des uns ou des autres mais aussi des conditions de leur détention.

## Les conditions de détention

Sous réserve de prêter serment de ne plus prendre les armes contre la Prusse, les officiers français sont autorisés à rentrer chez eux. La plupart, cependant, refuse cette facilité et ils sont envoyés en Allemagne. Pour autant, ils ne sont pas à plaindre. Prisonniers sur parole, ils sont assignés à résidence dans la localité de leur choix. Quelques uns se prononcent au hasard ; sinon, ils optent pour une région qu'ils connaissent. Aigny de Crambes peut ainsi choisir Francfort pour aller vivre chez son oncle maternel !

Après avoir prêté serment de ne pas tenter de fuir, ils sont astreints à respecter le couvre-feu (de 22 à 6 heures), à se présenter tous les jours (voire une fois par semaine dans certains cas) aux autorités et à soumettre leur correspondance à la censure allemande. Ayant pu garder leurs effets personnels et l'argent qu'ils possédaient, ils

<sup>6</sup> Recrutés en Algérie ou au Sénégal, les *turcos* avaient une réputation de soldats redoutables et ils passaient pour cannibales auprès des populations les plus crédules.

reçoivent aussi une solde du gouvernement allemand (25 thalers pour un capitaine, 12 pour un sous lieutenant), pécule auquel peut s'ajouter des mandats adressés de France par les familles ou des aides distribuées par des associations de bienfaisance. Bénéficiaire de la « *solde anglaise* » (une aide adressée aux prisonniers par une association britannique), Choppin fait ainsi passer son revenu de 45 à 83 francs. Certes, les prisonniers estiment tous la solde insuffisante au regard de leurs besoins. Il est vrai que toutes leurs dépenses restent à leur charge. Mais seuls les sous-officiers semblent vraiment dans la gêne.

Pour se loger, certains louent une chambre en ville, dans un petit hôtel ou chez l'habitant ; beaucoup s'associent pour payer ensemble un appartement. Le capitaine de France en partage un où chacun des colocataires dispose d'une chambre ainsi que « *d'une pièce à l'étage* » pour y loger l'ordonnance qu'il a eu autorisation de garder auprès de lui. Thiéry s'installe avec un ami dans un chalet de quatre pièces sur une des plus belles avenues de Wiesbaden. Rejoints par leurs épouses respectives, les deux hommes se séparent pour prendre chacun un logement en ville. A Aix, De Vaux partage avec quatre camarades un appartement de 4 pièces - cuisine et une antichambre. A Munster, ils sont 7 à louer chacun une petite chambre grande comme une cellule de moine dans un même estaminet, moyen pour eux de rester ensemble et de s'entraider (Girard). Une ordonnance est avec eux pour leur faire la cuisine. Ils ont de la chance car les autres officiers de la place sont en casernes.

Lahalle, Narcy et Meyret s'installent en pension chez l'habitant. Ils sont moins indépendants. Quelques officiers, en revanche, sont envoyés en forteresse. Ceux là dénoncent la « *barbarie* » des Prussiens. Il faut noter, toutefois, qu'ils sont plus mal traités parce qu'ils n'ont pas tenu leur parole. Zurlinden et Bergasse ont eux-mêmes demandé à être internés pour ne pas avoir à trahir un serment que leur patriotisme leur interdit de respecter. Ces officiers jetés en cellule à titre de punition connaissent des conditions de détention pénibles ; elles n'ont toutefois rien d'effrayant et leurs plaintes trahissent parfois des hommes n'ayant aucune idée de ce que peut être une détention ordinaire. Choppin s'en amuse, dénonçant « *l'égoïsme* » de ses compatriotes quand il les entend demander aux Prussiens s'ils pourront bénéficier d'un wagon de 1<sup>ère</sup> classe et faire venir sur leur lieu d'internement leur famille et des bagages : « *c'était risible à force d'être bête* » !

Pour les officiers, la captivité est l'occasion d'un séjour paisible. Entre eux et les autorités allemandes tout se passe dans le respect des règles de la courtoisie et du code de l'honneur militaire. Le durcissement de leurs conditions de détention à partir de la mi décembre fait suite à quelques tentatives d'évasion et à des mouvements de révolte affectant les sites de Rastadt et de Mayence ; malgré tout, leur sort reste convenable. Quelques sous-officiers désargentés se retrouvent dans la gêne, mais la solidarité entre compatriotes suffit à y palier.

Les conditions imposées aux soldats sont plus dures. Répartis sur 242 sites couvrant toute l'Allemagne [dont Magdebourg et Stettin qui comptent 30 000 prisonniers chacun<sup>7</sup>, Mayence (27 000), Coblenz (25 000), Cologne (14 000), Glogau (15 000), Wesel, Neisse et Erfurt (12 000), Torgau, Spandau, Königsberg (10 000)...etc.], ils sont tous soumis aux mêmes maux : infrastructures et équipements insuffisants, froid, faim, promiscuité, vermines et maladies. A cela s'ajoutent les exactions de leurs gardiens. Les soldats ne bénéficient pas du respect que l'aristocratie militaire allemande réserve à son homologue français.

Surpris par l'ampleur de leurs succès, les Allemands n'ont rien prévu pour accueillir les prisonniers. Sur de nombreux sites ces derniers sont contraints de bâtir eux-mêmes les baraquements qui les abriteront. Installés d'abord sous des tentes, raconte le Père de Damas, ils sont ensuite logés dans des baraques « *cloisonnées de briques doubles ; d'autres d'une double épaisseur de planches entre lesquelles on entassait de la terre* », couvertes d'un toit de tuiles ou de carton bitumé surmonté d'un second plafond de planches ; rien de parfait, mais des conditions que Damas n'estime pas pires que les hivers vécus en Crimée pendant la guerre du même nom.

La situation ainsi décrite peut paraître satisfaisante. Les prisonniers se montrent cependant plus sévères, ce qui s'explique aisément : Damas fait une synthèse de ce qu'il observe sur la base d'une situation normalisée ; les prisonniers, eux, décrivent la réalité au moment où ils la découvrent (au début de leur séjour) quand (pour une majorité d'entre eux) rien n'était prêt. Quelques uns signalent des améliorations en cours de séjour, mais, le plus souvent, ils ne reviennent pas sur leurs premières descriptions parce que les conditions auxquelles ils se sont tant bien que mal adaptés ne sont plus leur préoccupation première.

Les plus chanceux sont en forteresse ou caserne, quelques uns dans des couvents, autrement dit dans des logements en dur. Malgré le froid ou l'humidité, ils sont moins soumis aux caprices du climat. A Breslau, Deroulède est incarcéré dans une caserne. Il est dans une cellule qu'il juge lui-même « *assez spacieuse, très*

---

<sup>7</sup> Ces chiffres sont donnés par le R.P. Dufor. A titre d'exemples, Roth ne cite que quatre chiffres pour Mayence (27 000), Stettin (25 000 au lieu de 30), Wesel (12 000 que Dufor ne donne pas) et Spandau (8 000 au lieu de 10). Ces petites variations ne changent pas les évaluations que nous pouvons en tirer ; elles peuvent s'expliquer par le moment du décompte. Dufor donne le chiffre que lui fournit le commandement allemand au moment de son passage dans les camps, ce qui ne nous donne qu'une donnée ponctuelle et non une moyenne du camp. Pour Magdebourg, le R.P. Robin donne le chiffre de 25 000 et non 30. les chiffres donnés par le R.P. de Damas sont généralement inférieurs sauf pour Coblenz (27 000), Dantzig (12 000) et Cologne (17 000). Mais, là encore, tout dépend à quelle date il arrête son décompte, ce qu'il ne précise pas.

*claire et parfaitement propre* ». Pelé à Munich, Stern à Ingolstadt ou Renault à Weingarten sont dans la même situation. Mais la majorité vit dans des baraques en bois. Laurent à Dantzig a de la chance : elles sont parfaitement chauffées. A Erfurt, celle de Quentel est « *presque enterrée* » mais il la dit « *très bien construite* » et réchauffée par deux poêles. Il n'en va pas partout de même. Après avoir été sous la tente, Marty découvre les baraques : de « *véritables chenils en planches mal équarries* ». Ce genre de plainte revient souvent. Les baraques sont mal calfeutrées. Construites dans la précipitation, elles laissent passer la pluie ou la neige. Parce que celle-ci traversait le toit, Perquise est relogé dans les écuries du château de Beberbeck (Hesse). Même expérience pour Lemeland à Stalp. A Gernersheim (Bavière), les casemates sont de « *vrais souterrains* » (Berthonneau) où il fait glacial. A Stettin, tout est possible. Si Habert de Ginestet bénéficie d'un baraquement en « *briques minces* », un toit en toile bitumée et un poêle « *pour lequel nous n'avions que 2 heures de combustible pour 24* », Arnoult vit dans une baraque en sapin ; Bruchon, au contraire, décrit des cahutes « *véritables terriers* » dont le toit est en paille tressée ou fait de « *branches si minces qu'on voyait les étoiles au travers* ». Il les considère comme des « *antichambres de cimetières* ». Les Allemands eux-mêmes, d'après lui, parlent du « *camp de la mort* ». Fautras confirme, évoquant des « *baraquements en paille, creusés dans le sol à plus d'un mètre de profondeur* » ; la paille (ou chaume) sert de toiture ou garnit les murs. Jolly rencontre le même type de conditions à Graudenz (que Damas considère comme l'un des sites les plus durs). A Buckow les prisonniers passent l'hiver sous la tente (selon Kervella).

Chaque prisonnier reçoit une literie. Avec le lit de camp et la paillasse, Laurent (toujours chanceux) reçoit un bonnet de coton, deux « *excellentes couvertures* » et une serviette pour se laver. Un luxe qui fait exception ! Si RoCHAT à Neisse se félicite d'avoir un bon couchage (deux couvertures et de la paille propre), la plupart n'ont droit qu'à un châlit, une paillasse et une couverture. Dans les campements provisoires des premières semaines, certains n'ont même droit qu'à de la paille non renouvelée ! Dans la baraque, le mobilier est sommaire : une table, quelques chaises ou des bancs, un poêle, une gamelle et une cuillère par homme.

L'horizon du prisonnier ne s'arrête toutefois pas à sa baraque. Son cadre ordinaire est celui du camp. Chaque site est différent, mais tous se dessinent sur le même modèle. D'après Deblaye, celui de Deutz (Cologne) « *forme une vraie cité avec ses rues, ses places, ses fontaines. L'hôtel, le casino, le café et la cantine borgne n'y manquent pas* ». A Jüterbourg, D... confirme : « *On se croirait dans une ville (...) il y a des boutiques de toutes sortes, parfumerie, mercerie... etc.* ». Telle est bien l'impression qu'en donne le dessin réalisé par Parisot concernant le camp de Carthans (près de Coblenz) : au centre, les 78 baraques de prisonniers ; sur deux côtés des baraques de fonctionnement : dépôt de vivre, magasins, bureaux, tailleurs et cordonniers, baraques de « *marchands* » ; à l'écart, les latrines. D'autres services sont mis à la disposition des détenus : une poste et une chapelle ; hors de la clôture, le logement du commandant de la place et un lazaret. La description que nous fait Mège de son camp ressemble à ce plan. Il recense dix baraques de 5 à 600 hommes et, au bout du camp, trois cantines ; près du pont-levis, deux bâtisses affectées au service du culte (un catholique et un protestant). Nous ne sommes donc pas dans le schéma du camp de concentration qui vaudra au 20<sup>ème</sup> siècle. Les prisonniers sont là pour attendre la fin de la guerre ; les Prussiens n'entendent pas les humilier ou torturer.

Les camps sont des espaces clos ; mais la nature de l'enceinte est révélatrice de l'improvisation d'une part, de l'état d'esprit dans lequel les Allemands gardent leurs prisonniers d'autre part. Beaucoup sont fermés par une simple palissade plus ou moins ajourée et qui ne devait pas être bien difficile à franchir. Elle marque une limite à ne pas dépasser mais isole à peine de l'extérieur. A Magdebourg, un simple fil de fer « *qu'il est aisé d'enjamber* » (Père Robin) en tient lieu. La caserne où est détenu Renault à Weingarten est coupée de la rue par deux barres de bois. Le dessin de Parisot ne figure pas d'enceinte épaisse ; à Wesel, Torgau, Coblenz les témoignages vont dans le même sens. Les prisonniers ne se sentent d'ailleurs pas coupés du monde.

Dans cet espace, les détenus sont soumis à un règlement peu apprécié mais qui n'a rien d'inhumain. Les hommes sont regroupés en unités de nombre variable. A Ulm, par exemple, ils sont formés en compagnies de 600 à 800 prisonniers, elles mêmes subdivisées en sections, escouades et pelotons. Chaque compagnie est sous la responsabilité d'un officier allemand et d'un ou deux sous-officiers ; mais les sections sont confiées à un (sous) officier français. Pour les Allemands, cette organisation permet de limiter leurs effectifs et les aide à faire exécuter leurs ordres. En rendant les chefs de groupes responsables de la propreté des hommes et des baraques, ils peuvent également se trouver un coupable tout désigné en cas de problème.

## **La nourriture**

L'une des premières préoccupations des prisonniers est de se nourrir. C'est même la plus importante dans les premiers jours de la captivité. Quand ils arrivent, ils sont souvent sous alimentés. Ils l'étaient avant même d'être faits prisonniers, soit qu'ils aient subi un blocus (c'est le cas des hommes pris à Metz) soit que l'intendance française n'ait pas été capable de répondre à leurs besoins. Les quelques jours de transfert jusqu'au camp n'ont rien arrangé. La nourriture en devient le premier sujet de tous les récits de souvenir.

En ville, les officiers mangent bien. Ils font pension chez l'habitant ou fréquentent des restaurants. Ils y font des repas équilibrés. Le menu quotidien du lieutenant Cuneo n'est pas désagréable : café au lait, pain beurré le matin, deux plats à midi dont un de viande aux confitures accompagnés de pommes de terre, saucisse et choucroute avec de la bière le soir.

Dans les camps, en revanche, l'ordinaire est frustré. Partout, le prisonnier a droit à la même « colle ». Le mot est commun à tous les camps. A se demander où il est né et comment il s'est répandu. S'il est impossible de répondre à la première question, la réponse à la seconde est plus facile à imaginer. Beaucoup de prisonniers sont passés d'un camp à l'autre. Ces transferts ont permis celui des nouvelles. Le terme de « colle » a sans doute suivi le même chemin. Sachant par ailleurs que la plupart des textes auxquels nous référons sont des souvenirs, l'usage du mot peut y apparaître de manière rétroactive. Le texte de Kervella semble le confirmer. Celui-ci parle d'abord de la « brique », une pâte ainsi surnommée en raison de sa forme et de sa couleur. Ce n'est que dans un second temps qu'il cite comme tout le monde la « colle ».

Le capitaine de vaisseau Bergasse du Petit-Thouars juge l'ordinaire de ses hommes (un pain, une ration de viande bouillie à midi et de la soupe trois fois par jour) « bon » mais trop « uniforme, fade et délayé ». Il observe surtout que la ration du prisonnier est la même que celle du soldat prussien et n'y voit donc rien de révoltant. Servel fait la même observation, donnant raison au docteur Chaulin qui, les jugeant exagérées, refuse de relayer les plaintes qui lui sont faites. Plus prosaïque, le Père de Damas explique que les Français ne s'habituent pas à un régime qui satisfait pourtant les Prussiens ; à tel point, précise-t-il, que les Allemands ont essayé de pétrir un autre pain. De son côté, le Père Robin estime que la colle n'est pas mauvaise : ce sont les prisonniers qui « ont toujours prétendu que ça leur collait les boyaux ». Seul le Père Joseph dit les « aliments détestables », accréditant ainsi le jugement des prisonniers qui disent la nourriture « exécrationnelle » (Habert, Jolly, Pellé), « infecte » (Lamache), « avariée » (Perroncel), « immangeable » (Philibert qui reconnaît pourtant, lui aussi, que c'est la même que celle donnée aux Prussiens). Entre l'opinion des visiteurs et celui des prisonniers, sans doute faut-il trouver un juste milieu.

Sur le plan quantitatif, le prisonnier reçoit deux distributions par jour, mais une seule qui puisse mériter le qualificatif de repas : le matin (entre 5 et 6 heures), du café et la ration de pain noir (quatre livres en moyenne par prisonnier pour deux à quatre jours selon les sites) ; puis, en milieu de journée, la colle, une soupe faite à base de farine (d'orge le plus souvent, de seigle, riz ou haricots) ; parfois s'y ajoute un morceau de lard plus ou moins gras et des pommes de terre. Tel est le régime ordinaire pour le plus grand nombre. Quelques uns, cependant, sont mieux servis. Le menu de Bouchard a l'avantage de varier selon les jours de la semaine : des haricots blancs le lundi, pomme de terre et lard le mardi, orge le mercredi, riz et portion de bœuf le jeudi, petit pois et lard le vendredi, haricots noirs le samedi et riz avec du bœuf le dimanche ; pour Noël, il a droit à un petit pain de farine de froment, du saucisson et deux paquets de tabac. A Graudenz, Jolly bénéficie de trois distributions par jour : la colle matin et soir et un « rata » composé de pomme de terre et de riz à midi. A Wesel, Mège reçoit de la viande accompagnée d'une bouillie de légume à midi et la colle le soir. Deroulède ne donne pas de détail mais juge la nourriture « très mangeable » et la bière « très buvable ». A Dantzig, les prisonniers mangent bien : « une portion de viande (lard ou bœuf) à midi accompagné de copieuses rations de pois de riz ou de pommes de terre ; une soupe de farine, le soir, que les Prussiens savaient faire excellente ». Laurent appuie sa conviction sur la réaction de prisonniers arrivant de Rhénanie qui « crurent tomber dans le paradis terrestre » en voyant le menu !

En quantité, la nourriture distribuée par les Prussiens reste insuffisante. Les prisonniers ne sont pas pour autant condamnés à survivre avec d'aussi maigres rations. Chaque soir, ils se rendent dans les « cantines » où ils peuvent acheter bière, schnaps, vin, viande, pain blanc, beurre ou lait, fromage, lard et cervelas, tabac... Sur le plan de Parisot apparaissent 24 baraques de marchands ! A Wesel, Mège en décompte trois, à Cologne l'abbé Deblaye en dénombre sept ou huit où se pratiquent « des prix exorbitants ». Ce dernier avis est cependant nuancé par le Père Joseph qui estime que les Français qui se plaignaient des prix mentaient pour soutirer de l'argent à leur famille et que ces cantines, « mal nécessaire », étaient des lieux où les prisonniers s'adonnaient à la boisson plus que de raison !

Aux suppléments achetés à la cantine, les prisonniers peuvent ajouter la possibilité d'aller faire un repas en ville à l'occasion d'une sortie, permission accordée de manière parcimonieuse (tous les 15 jours en moyenne) mais appréciable, sous réserve bien sûr d'avoir de l'argent. Les détenus peuvent espérer en recevoir de leur famille ; mais les sommes ainsi adressées arrivent lentement et les prisonniers soupçonnent les Allemands de les voler au passage. Pour améliorer l'ordinaire, ils ont donc recours à la maigre solde qui leur est parfois allouée, aux associations de bienfaisance qui font quelques donations ponctuelles, sinon à de menus travaux en échange desquels ils perçoivent une rétribution. A Cologne, les prisonniers reçoivent deux groschen par jour pour la réfection d'un chemin (Deblaye) ; à Ulm, sept kreuzer (soit 28 centimes) ou un franc pour du travail en ville ou comme bûcheron (Chaulin), six kreuzer (25 centimes) à Weingarten pour aller travailler dans les bois (Renault). A Torgau, Marty reçoit quatre sous par jour (80 centimes) pour le travail qu'il fournit aux fortifications. A Wesel, chacun reçoit une solde en fonction de son grade : 5 pfennig pour un soldat, 10 pour un caporal et 30

pour un sous officier. Les mieux lotis sont ceux qui peuvent faire valoir une qualification professionnelle : Mège travaille chez un teinturier qui le loge et le rétribue 5 thalers par semaine ; l'ordonnance de Bergasse « *gagne de très fortes journées* » comme tailleur de pierres sur le chantier de la cathédrale de Hambourg. Marty dénonce ces artisans qui peuvent quitter le camp, courir les Gretschen et « *oublier que l'ennemi est l'ennemi* ». Mais n'est-ce pas la jalousie qui motive son acrimonie ? Les moins chanceux ne s'en laissent pas compter. Ils s'arrangent pour gagner quelques sous en vendant le produit de petits travaux : fabrication de pipes, pantoufles, marionnettes, bijoux, sculptures réalisées à partir de boutons d'uniforme... etc. A Erfurt et Wesel, ces productions sont mises en vente dans des « *bazars* » (Damas). Léopold tire huit centimes par jour de ses activités de cordonnerie, serrurerie ou menuiserie. Quelques uns parviennent à donner des cours de piano ou de français (Laurent), d'autres montent des concerts ou spectacles de théâtre dont le prix des places sert à aider les plus démunis. Chaubin dénonce encore une autre source de revenu : la revente des effets distribués par les associations !

## Les plaintes des prisonniers

La nourriture est la première source de mécontentement ; elle n'est pas la seule. Les prisonniers se plaignent aussi du froid. Celui-ci est leur pire ennemi. Non seulement les baraques ou cellules sont mal chauffées et les couvertures insuffisantes, mais les détenus sont mal vêtus. Ils portent encore leur uniforme de campagne prévu pour l'été, lesquels sont souvent en mauvais état ! Combattants venus d'Algérie, les *turcos* n'ont pour se protéger des intempéries que leur veste et pantalon de toile ! Certains soldats ne sont pratiquement plus chaussés. C'est pourquoi le premier souci des associations de bienfaisance est de fournir des vêtements chauds. Les Prussiens s'y efforcent aussi. A Neisse, les prisonniers se voient prêter des « *tuniques, pantalons et des manteaux provenant des magasins du 23<sup>e</sup> régiment d'infanterie prussienne* » (Rochat). Pour Noël, à Dantzig, les Prussiens distribuent une chemise et des bottes « *d'un cuir malheureusement bien faible* » (Pouteau). Malgré ces efforts, le froid fait des victimes. A Wesel, Mège estime de 40 à 50 entrées par jour à l'hôpital pour cause de froid ; Habert de Ginestet revient de Stettin avec les doigts gelés et dit en avoir souffert « *pendant 7 à 8 ans après* » son rapatriement. Pour autant, il ne faut pas voir dans cette misère le résultat d'une mauvaise volonté de la part des Prussiens. Quelques prisonniers veulent le croire, mais ils ont tort. Quentel constate pour sa part que les Allemands eux-mêmes souffrent du froid.

Autre plainte récurrente : la vermine et les maladies (vérole, rhumes, fièvres, typhus, diarrhées, variole et jaunisse) qui font des ravages. Quelques témoignages soulignent la propreté des lieux d'internement et l'absence de parasites, mais ils font exception. Pour y échapper, la fréquentation de l'hôpital est recherchée ; elle est aussi l'occasion de dormir dans un vrai lit ; dans le même temps, elle fait peur à cause des risques de contamination. Nombre de prisonniers se plaignent en outre d'y être mal soignés. « *Il en mourait beaucoup et mes cheveux sont presque tout tombés* » s'indigne Bravard. Kervella et Perroncel soupçonnent les infirmiers prussiens d'empoisonner les Français, Berthonneau accuse les médecins de Germersheim « *d'étudier sur leurs corps* ». La forte mortalité observée dans les lazarets semble donner raison aux plaignants. Les visiteurs, pourtant, expriment un avis différent. Le R.P. de Damas estime que les malades y disposaient du nécessaire, « *souvent l'abondance* ». Il insiste sur le dévouement des médecins allemands, ce que confirment des prisonniers. Renault signale la bonté de l'un d'eux qui « *nous donnait tout ce qu'il croyait nous être agréable et faisait tout son possible pour adoucir nos maux* ». Certes, 11 000 français sont morts en captivité. Ce chiffre doit cependant être relativisé. Il ne représente que 2,75% du total des prisonniers et parmi eux beaucoup sont décédés des suites de blessures reçues sur le champ de bataille et non issues de mauvais traitements subis en captivité.

De fait, les médecins allemands font ce qu'ils peuvent avec les moyens dont ils disposent. Mais l'ampleur de la tâche à accomplir est si grande qu'ils ne peuvent subvenir à tous les besoins. Il arrive aussi que leur pratique ne soit tout simplement pas comprise parce qu'ils procèdent autrement que leurs homologues français. Les prisonniers se méfient et entretiennent les pires soupçons. Des accusations injustes sont ainsi diffusées par méprise ; par insouciance ou mauvaise foi, elles ne sont pas toujours démenties, ce qui entretient les rumeurs. La méfiance amène également certains à se dérober aux soins que veulent leur appliquer les Prussiens. Bien que le cas ne puisse être généralisé, Pouteau nous fait ainsi un aveu révélateur : il réussit à se soustraire à la vaccination contre la variole que les Allemands organisent et il en est fier ! Il ne veut pas se faire empoisonner !

Le froid, la vermine, la maladie sont les pires ennemis des prisonniers. Celui qui provoque les haines les plus fortes reste cependant le Prussien lui-même dans la mesure où il incarne à lui seul tous les sujets de mécontentement. La dénonciation des brutalités et autres exactions produit ainsi l'expression des reproches les plus amers. Plutôt bien traités, les officiers se plaignent quand même de l'ouverture de leur courrier, de l'obligation qui leur est faite de saluer les soldats ennemis, de l'appel ou de perquisitions à domicile ; quelques uns parlent d'insultes et de coups, mais ils font plutôt exception et Meyret y trouve une excuse : le « *manque d'éducation* » d'officiers promus trop vite du fait des hécatombes survenues sur le front. Pour sa part Aigny de Crambes les attribue à l'agacement devant la prolongation de la guerre. Ces marques d'indulgence sont plus



rare parmi les soldats. Fautras parle de « *traitements inhumains* », beaucoup (Jolly, Kervella, Lamache, Masson, Philibert) évoquent les coups de crosse et les punitions comme le cachot ou le « *poteau d'exposition* » (le Père Robin en parle, Kervella le signale à Magdebourg ; il existe aussi à Jüterborg) ; Masson parle même de torture. Les coups portés provoquent parfois mort d'homme. Le 13 février, Arnould dénonce le meurtre d'un camarade ; Bruchon évoque de même une « *charge* » à la baïonnette contre des prisonniers qui attendent simplement leur repas. Geste gratuit semble-t-il dire, entraînant des morts qu'il ne dénombre pas. Il faut rester prudent car Bruchon est souvent excessif, mais de tels incidents ont bien eu lieu. Pour autant, les Allemands ne mettent pas en œuvre une politique de violences systématiques à l'encontre des prisonniers ; il s'agit plus souvent d'accidents.

Quelques cas de vols sont également signalés. Sans en apporter la preuve, Arnould, Vallade, Habert en parlent. Le 30 novembre, Quentel s'en dit victime. A Berlin, les soldats se font voler leurs boutons sur les vêtements qu'ils portent (Bruchon). Mais ces vols sont parfois le fait de Français (Laurent). Si entre prisonniers la solidarité prime, on se fait aussi des petites misères ; des rixes entre compatriotes éclatent de temps en temps (Quentel). L'ivresse peut être à l'origine de ces bagarres, mais d'autres sources de tensions regroupent les hommes par arme, unité ou « pays ». A Jüterborg, D... reproche aux anciens prisonniers « *d'exploiter les pauvres mobiles qui ont le gousset un peu fourni pour le moment* » ; il signale aussi des batailles rangées entre Français éméchés qui se battent « *village contre village* ». Les pires, dit-il, sont les « *Pas de Calais* ». Les Alsaciens, ces « *traîtres* » qui travaillent pour les Allemands ou leur servent d'interprètes, sont souvent accusés de profiter de leur statut pour organiser des petits trafics. Ils « *savent beaucoup obtenir* » écrit Pouteau quand « *nous autres simples Français...* ». La distinction est éloquente ! D'autres (Moussac) dénoncent la délation dont se charge certains d'entre eux. Mais ils ne sont pas les seuls à se prêter à ce type de collaboration. Vallade et Masson se plaignent aussi des délateurs sans y distinguer des Alsaciens ; D... accuse les chefs de baraques, ces « *brebis galeuses* » et il met l'accent sur leur grade et non sur leur origine régionale.

Les travaux forcés sont aussi l'objet de plaintes. Seuls les soldats y sont astreints : travaux de terrassements, réfections de routes ou entretien de fortification. Ces plaintes ne sont toutefois pas généralisées et ne portent pas tant sur les conditions du travail que sur le fait d'être obligés de travailler. Pour beaucoup de prisonniers, un tel traitement est celui que l'on réserve aux bagnards et le fait d'y être soumis les humilie. C'est plus l'idée que la victime se fait du traitement qu'elle subit que l'horreur de celui-ci qui fait problème. Quand le prisonnier ne se formalise pas trop d'être forcé au travail, il arrive même qu'il s'en félicite. Certains y voient l'avantage d'être occupés et de ne pas s'ennuyer.

Dernière source de plaintes : « *l'ennui* », précisément ! Il y a la honte d'avoir été vaincu, la nostalgie du pays qui manque autant que les êtres chers dont chacun espère une lettre, l'attente impatiente des nouvelles jamais assez fréquentes ni bonnes ; mais, au delà de ces sentiments, l'ennui pointe partout. Contraints à l'oisiveté et privé de liberté, les prisonniers n'ont pas grand chose à faire de leurs journées. Les travaux forcés auxquels les moins chanceux sont soumis les occupent au plus six heures par jour et ils ont souvent été suspendus pendant les mois les plus froids (de la mi décembre à février). Tous ces hommes dans la force de l'âge n'ont donc rien d'autre à faire qu'attendre.

Pour tromper cette attente, ils guettent les nouvelles. A défaut de les réjouir, elles leur donnent matière à discuter. Première source d'informations : les dépêches et journaux allemands. Mais, d'emblée, les Français refusent d'accréditer ces sources. Certains se plaisent même à considérer toute mauvaise nouvelle reçue par ce biais pour de la désinformation, les bonnes pour une concession visant à minimiser les succès français, leur absence comme un silence révélateur. Les déceptions n'en sont que plus grandes !

*L'Indépendance de Belgique* est le journal le plus recherché. Les officiers reçoivent aussi gratuitement *le drapeau*, un journal bonapartiste qui tente de rallier les cadres de l'armée à la cause impériale ; en vain ! Républicain, Pouteau le lit ; mais c'est seulement pour y glaner des nouvelles. Malgré la censure, le courrier et les nouveaux arrivants (visiteurs ou prisonniers) sont des sources jugées plus sûres ; souvent périmées ou confuses les nouvelles ainsi obtenues donnent lieu à d'importantes spéculations qui agrémentent les longues soirées à la cantine ou autour du poêle. Dans ce contexte, les rumeurs vont bon train, excitant les espérances les plus folles.

Toutes ces plaintes témoignent de conditions difficiles. Les prisonniers connaissent des moments pénibles ; mais, exception faites de quelques situations très ciblées dans le temps ou l'espace, elles ne sont ni dégradantes ni inhumaines. Le docteur Chaulin finit d'ailleurs par exprimer son agacement et dénonce le comportement des soldats dont les « *les plaintes qui sont parvenues jusqu'aux journaux (qui) étaient exagérées et souvent sans aucun fondement* ». Si l'abbé de Damas remarque les « *défectuosités* » des premières semaines, il estime les conditions d'internement globalement « *acceptables* ». Les observateurs de la Croix-Rouge<sup>8</sup> font les mêmes observations. Globalement, les Allemands semblent avoir proposé des conditions correctes. Les travaux imposés aux prisonniers pour construire leurs propres baraques, les relogements dès que possible quand le climat s'est

<sup>8</sup> cf. BOTZENHART (Manfred), *Französische Kriessgefangene in Deutschland 1870-1871*. Institut historique allemand, Paris, vol.21/3, 1994.

durci, les efforts de quelques personnalités dont les noms sont cités par les prisonniers à titre de reconnaissance<sup>9</sup>, le dévouement des médecins... etc. en sont autant de marques. Le Père Dufor reconnaît qu'il y a de mauvais géôliers mais ils le sont par incompetence et non par méchanceté ; à l'inverse, il voit ceux qui « *font des prodiges pour atténuer* » le sort des prisonniers. Certains parmi ces derniers (Bruchon, Bravard, Arnoult, Lamache, Marty, Masson) ne pardonnent rien. Mais beaucoup (Rochat, Stern, Serval, Fautras, Quentel) se montrent plus nuancés. Plusieurs (Renault, Pouteau, Philibert, Moussac, Moneau, Lemeland, Laurent, Jolly, Habert, Deroulède, Bouchard) citent des cas de gardiens « *bienveillants* ». Tous dénoncent des brutalités, mais elles émanent de gardiens frustrés ; elles ne sont que rarement des manifestations de haine. De Damas note d'ailleurs qu'il n'y avait pas de parti pris français de trouver mauvais tout ce qui venait des Prussiens et que certains soldats « *incapables de juger et de comparer* » se plaignaient abusivement. Ils se disent malheureux, observe l'abbé Deblaye, laissant entendre par là qu'ils ne l'étaient pas autant qu'ils voulaient bien le dire.

## Les activités en détention

Les officiers sont contraints à une oisiveté dont ils pourraient se satisfaire s'ils n'en souffraient moralement. Soucieux de se rendre utiles, quelques uns se donnent mission d'atténuer les difficultés des soldats relégués dans les camps. Si Choppin et Girard estiment que leurs hommes sont « *très bien traités* » ou « *pas trop mal* », ils en profitent surtout pour dire combien ils ont contribué à ce résultat. Le colonel Kerrien réussit pour sa part à doter les prisonniers de Spandau d'une paire de bas, d'un cache-nez et d'une paire de gants de laine<sup>10</sup>. Bergasse du Petit-Thouars en fait tant qu'il en attrape une fluxion de poitrine. Au regard des besoins, ces cas restent toutefois plutôt rares et ils ne sont pas toujours bien perçus. En arrivant à Magdebourg, Kervella raconte comment les prisonniers passent devant « *un officier général français, dont la tenue toute neuve et les gants blancs immaculés contrastaient étrangement avec les guenilles et les lambeaux d'uniforme dont la plupart d'entre nous étaient revêtus. Impassible, l'air hautain, le général regardait passer les prisonniers. « Ah, non, tout de même, s'exclama à haute voix, un de nos compagnons d'infortunes. C'est le moment de se faire voir, je te crois* ». Dans l'adversité, ce gradé cherche sans doute à donner à ses compatriotes l'exemple de la dignité qu'il faut garder dans l'adversité. Mais, épuisés par le transfert et humiliés par la défaite, les soldats ne comprennent pas ! Différences de culture et fossé social se combinent pour rendre l'entraide ou sa perception difficile. De nombreux soldats s'estiment oubliés par leurs officiers. Les actions de bienfaisance sont nombreuses, mais elles sont plus souvent à mettre à l'actif de volontaires venus de France que des officiers présents sur place. Découvrant le sort de leurs hommes, ces derniers expriment leur compassion, parfois leur révolte, mais peu passent à l'action concrète. A leur décharge, notons qu'ils n'avaient pas toute latitude ni moyens pour le faire. Les souvenirs des officiers donnent en fait l'image d'une sorte d'aristocratie militaire assez insouciant. Leur principale occupation consiste à « *faire de la stratégie de chambre* » (Marchand). Toutes leurs pensées sont tournées vers la poursuite de la campagne et ils traquent la moindre information pour discuter les chances des armées de la République. Ils ne se font guère d'illusion sur l'issue du conflit. Pour eux, tout est joué depuis Sedan ou Metz ; mais ils pensent déjà à la « *revanche* » et, dans cette perspective, ils réfléchissent aux réformes à mettre en œuvre au sein de l'armée. Sous le couvert de l'anonymat, plusieurs publient des opuscules dès la fin de l'année 1870 dans lesquels ils exposent leurs idées. Soucieux de comprendre les sources de l'échec national, ils refont aussi la campagne, échangent leurs impressions, se transmettent des documents (dépêches, proclamation, coupures de presse, témoignages...). Plusieurs en profitent pour rédiger leurs souvenirs ou mettre au propre leur carnet de guerre.

Quand ils ne parlent pas de la guerre, ils s'occupent selon leurs goûts. Quelques uns versifient, lisent ou étudient. Lahalle joue du piano sur un instrument qu'il a loué et il fait du dessin ; d'autres en profitent pour apprendre l'Allemand (6 officiers sur 30 le font dont un qui le justifie par les nécessités de la Revanche), l'Italien, « *voire du sanscrit* » ! Dans un esprit différent qui n'exclue pas le même sérieux, deux s'initient aux échecs.

Quand ils ne s'adonnent pas aux activités de l'esprit, les officiers se promènent. Leur liberté conditionnelle leur laisse beaucoup de latitude pour se déplacer, surtout dans les premiers temps, avant les restrictions qui feront suite à des évasions. Ils visitent les monuments de leur ville de résidence. Choppin profite des quelques jours où il séjourne à Cologne pour visiter celle-ci ; installé ensuite à Altona, il se rend à Hambourg (5 km) pour faire de même. Assigné à Weissenfels (Saxe), Lahalle visite Leipzig qui ne se trouve qu'à 34 km, mais aussi Iéna (45

---

<sup>9</sup> Le lieutenant général de Priwitz et son fils, par exemple, le général Dietl (Ulm), le lieutenant colonel de Sontag, le général et Mme Hanstein (Magdebourg), le général et Mme Michaelis à Erfurt, le lieutenant-colonel de Carneville à Dilligen, le major Vogel à Lechfeld, le lieutenant-colonel de Gmainer à Neubourg, le capitaine von Hueber ou le major Reischstadt...

<sup>10</sup> Exemple cité par Roth, *Ibid.*

km) et Dresde (malgré les 142 km) ! Certains passages des récits de souvenirs se transforment en journal de voyage, avec descriptions touristiques et commentaires à l'avenant.

Ce tourisme ne peut occuper tout leur temps. Les promenades à fins culturelles ont lieu au début des séjours, quand les prisonniers ont encore tout à découvrir. Avec les rigueurs de l'hiver, les restrictions pour raisons disciplinaires et l'épuisement de la curiosité, elles cessent. Les officiers poursuivent leurs promenades mais ils le font pour entretenir leur forme physique. Quelques uns trouvent moyen de pratiquer un peu de patinage, mais les distractions sont rares et l'oisiveté forcée entretient l'ennui.

Pour les soldats, les occupations sont plus limitées. Beaucoup sont astreints à des travaux forcés. Un tiers de nos témoins y font référence. Chaulin estime qu'un quart seulement des prisonniers étaient mobilisés pour de tels travaux. Le Père Robin va même jusqu'à nier leur existence « *sauf, dit-il, très occasionnellement et pour quelques hommes seulement* ». Il exagère, mais ce point de vue tient sans doute à l'extrême variété des situations. Plusieurs prisonniers précisent que les sous officiers en étaient exemptés. Ils n'ont pas non plus duré pendant toute la captivité, les rigueurs de l'hiver ayant provoqué leur suspension.

Ces travaux forcés avaient d'abord vocation à répondre à des besoins précis, dans l'intérêt parfois des détenus eux-mêmes. Ce fut le cas, au début, quand les prisonniers furent contraints de construire les baraquements qui devaient servir à les abriter. Par la suite, ce sont surtout des travaux pour renforcer quelque fortification, réparer une route ou débayer la neige. A Stettin, Habert fait du débardage. En moyenne, ces travaux forcés occupent les hommes de 4 à 5 heures par jour.

Les Prussiens s'efforcent aussi d'utiliser la main d'œuvre disponible que représentent les prisonniers alors que la mobilisation de leurs propres concitoyens entretient une forte pénurie sur ce point. Ils proposent donc à ceux qui ont une qualification de se mettre au service d'un artisan local contre le versement d'un salaire. Ils sont nombreux à saisir l'occasion d'améliorer ainsi leur sort. Mège se fait embaucher comme teinturier à Crefeld. Il est nourri, logé, blanchi et rétribué 5 thalers par semaine. Sa seule obligation est de respecter le couvre-feu (ce qu'il ne fait pas) et de se présenter tous les dimanches aux autorités. Satisfait de l'aubaine, il en fait profiter trois camarades qui acceptent le travail « *avec enthousiasme* ». Perquise va travailler à Mayence, Laurent donne des cours de français en ville, Louis y ajoute des leçons de piano ; il nourrit même une idylle avec son élève ! Ceux qui travaillent en ville touchent 1 fr. par jour, précise le docteur Chaulin. Il ajoute que 200 hommes ont été employés comme bûcherons à Ellwangen et il estime qu'ils ont été bien traités puisqu'en 6 mois il n'y eut à déplorer qu'un seul décès. Renault confirme ce genre d'emploi pour 6 kreuzers par jour (à raison de 6 heures de travail de 8 à 14 heures).

Malgré toutes ces activités, beaucoup n'ont « *rien à faire* » ou disposent de longues plages de temps libre qui leur pèsent. Pour occuper ce temps, ils font preuve d'imagination. A l'instar des officiers, quelques uns rédigent leur journal et discutent de la guerre. Ils semblent être, toutefois, une minorité à le faire. Certes, tous les prisonniers cherchent à connaître les suites de la campagne, mais ils n'en font pas une préoccupation de tous leurs instants. Cet intérêt très relatif suscite d'ailleurs les reproches du père Robin : « *Les hommes groupés plutôt par province que par régiments, parlent du pays sans vacarme. Chose bizarre, ils paraissent se désintéresser presque absolument des événements de la guerre* ». En fait, ils semblent surtout manquer de sources d'informations ; en outre « *beaucoup sont incapables de lire couramment* » (Dufor). Fautras décompte 88 des 250 hommes de la 27<sup>e</sup> compagnie de prisonniers qui ne savent ni lire ni écrire, soit 35%. Cet analphabétisme explique peut-être le désintérêt observé<sup>11</sup>. Il semble aussi qu'il faille distinguer les soldats de métier (les engagés), des appelés, ces jeunes mobiles sans instruction militaire qui formaient une partie importante de l'armée de Chalons ou des forces rassemblées à la hâte par Gambetta. Ceux-là, très souvent, n'ont pas voulu la guerre, ils n'en saisissent pas bien les enjeux et ils se satisfont de leur sort : ne plus risquer leur vie sur le champ de bataille. Leur seule préoccupation est de survivre en attendant de pouvoir rentrer chez eux. Ces « *indifférents* » dont les témoignages nous manquent étaient plus nombreux qu'il ne semble. Les souvenirs de leurs camarades plus « *patriotes* » laissent deviner leur présence : ce sont tous « *ces traîtres* », « *lâches* » et autres collaborateurs des Prussiens sur lesquels les plus déterminés disent ne pas pouvoir compter pour organiser une révolte, un soulèvement ou une évasion.

Pour tromper leur ennui, ces hommes jouent (cartes, loto, quilles, dames), boivent ou fument (la pipe). Quelques uns lisent. Pour un thaler, Quentel s'abonne à un cabinet de lecture. Mais il fait exception. La plupart sont des paysans ou des travailleurs manuels. Ils s'occupent donc plutôt à fabriquer des objets qu'ils vendent dans les « *boutiques* ». Un autre « *passe temps* » consiste à organiser des spectacles. Dans de nombreux camps, les prisonniers créent des troupes de théâtre et montent une pièce qu'ils présentent devant leurs camarades, leurs gardiens et, parfois, les habitants de la région. A Koenigsberg, ils montent un drame en trois actes intitulé *la capitulation de Metz* ; à Wesel, ils composent une opérette. A Magdebourg est créé un guignol, ailleurs des concerts ou chorales. Dans quelques cas, mais plus rares car les Prussiens semblent craindre les risques

<sup>11</sup> Constatant l'analphabétisme des prisonniers, le commandant du camp Stettin décide de leur faire donner des cours « *par l'instituteur de Bricy* ». Fautras y voit une volonté d'humilier les Français en mettant en avant leur ignorance ; plus prosaïquement, il faut sans doute y voir un souci d'éviter une oisiveté source d'indiscipline.

subversifs de ce genre d'initiative, des prisonniers fabriquent un journal : à Spandau, *le Prométhée* connaît huit numéros.

Les activités sportives sont rares. Moussac fait du patinage dans les fossés de la forteresse mais son cas est exceptionnel. Comptées, elles aussi, les visites en ville sont très attendues. Elles sont l'occasion de sortir du camp, d'aller s'offrir un bon repas ou faire un achat, d'aller prendre un bain ou de faire un peu de tourisme. Autorisées à raison d'une fois en moyenne tous les 15 jours<sup>12</sup>, sous escorte, elles permettent de changer d'horizon et de goûter à un semblant de liberté. Ces sorties sont également l'occasion d'anecdotes plus ou moins cocasses. Un des grands jeux consiste à entrer dans une auberge, y commander de quoi boire et d'offrir un peu de bière aux soldats chargés d'escorter les prisonniers. Ceux-ci enivrés, les Français se font un plaisir de le ramener au camp. Il est difficile de dire quelle est la part d'authenticité dans ce genre de récits, mais ils témoignent de relations plutôt bon enfant entre détenus et gardiens. Le R.P. de Damas fait part des batailles de boule de neige auxquels se livrent les prisonniers ; les Prussiens se mêlent au jeu : « *Ce sont des assauts d'adresse, et de bons gros rires, qui font tant de bien à entendre parmi toutes nos tristesses* ».

Tous ces témoignages montrent le caractère plutôt humain de la détention. Certes, il faut rester prudent, car l'ambiance n'est pas partout ni toujours identique. Mais il n'existe aucun projet de déshumanisation de la part des Allemands. Il ne s'agit pas de minimiser la souffrance des prisonniers ; celles-ci existent. L'inconfort est réel et les conditions de vie sont dures ; mais le plus difficile relève surtout du moral et de la manière de ressentir la détention.

### Les visites

Les prisonniers reçoivent des visiteurs qui leur apportent soutien matériel et moral. Ce sont d'abord celles de personnalités allemandes qui ressentent le devoir de répondre aux besoins les plus urgents. Frappé par la compassion de la princesse de Wied qui, une fois par semaine, rend visite aux blessés français et s'enquiert de leurs besoins, le général Liébert écrit au gouvernement de la République. Il aimerait qu'il fasse preuve d'une égale sollicitude. De son côté, la Croix-Rouge se mobilise pour créer des services adaptés aux besoins des prisonniers. Sous l'emblème d'une Croix verte pour ne pas créer de confusion avec *l'agence internationale de secours aux militaires blessés*, elle fonde le *Comité international de secours aux prisonniers de guerre*<sup>13</sup>. Outre la collecte de vêtements, nourriture, médicaments et autres colis, il se charge de rechercher les disparus, de dresser la liste des prisonniers et d'acheminer lettres et mandats. 2 à 300 lettres par jours sont ainsi traitées en novembre 1870, jusqu'à 1000 fin janvier 1871<sup>14</sup>.

Les initiatives privées ne sont pas en reste<sup>15</sup>. A l'instigation d'officiers, des familles ou d'institutions religieuses, des associations de bienfaisance voient le jour. Elles organisent des souscriptions et collectes, puis envoient un de leurs membres assurer la distribution dans les camps. Le docteur Chaulin en est l'exemple type. François Roth cite les cas de banquiers suisses (Graffenried et Cie de Berne) ou celui du directeur général des chemins de fer du Sud-Autriche (Eugène Bontoux), lequel propose le transfert gratuit des mandats et colis pour les prisonniers. Le 14 décembre, Chantron reçoit la visite de M. Pérégau, du Comité lyonnais. Habert de Ginestet perçoit des vêtements chaud par l'entremise d'une société évangélique anglaise. Il existe même des associations américaines. Les Cent Gardes touchent un secours pécuniaire (1500 fr.) de l'Empereur. Le 2 décembre, Chantron se voit offrir 2 thalers et 30 fr. par le R.P. Joseph.

Les Eglises se mobilisent d'autant plus activement qu'elles trouvent dans l'aide aux prisonniers une occasion de reconquérir les âmes perdues. Tout le discours du P. Joseph (lequel consacre trois chapitres de son livre aux questions d'organisation des services religieux pour les prisonniers) tend à souligner les bienfaits de la Religion dans le cadre de la captivité. L'abbé Deblaye, lui aussi, passe une partie de son temps à organiser des services religieux. Le R.P. Dufor, pour sa part, ne semble s'enquérir que des seules conditions religieuses de l'internement. Il observe l'attitude « *noble et résignée* » des prisonniers mais leur reproche de ne pas pratiquer assez leur religion ! Le souci missionnaire conduit le R.P. Joseph à s'indigner des livres mis à la disposition des malades à l'hôpital de Karlsruhe : « *Eugène Sue, George Sans, Ponson du Terrail... cette littérature malsaine* ». Cette attitude des prêtres agace parfois les prisonniers qui estiment qu'il y a des priorités plus urgentes.

Les aumôniers ont toutefois le mérite d'être là et de pourvoir à de nombreux besoins. En premier lieu, ils apportent un soutien moral aux croyants qui sont nombreux. Mège signale des comportements très « *religieux* », parfois ravivés par les circonstances : « *j'ai vu beaucoup de camarades qui conservaient précieusement sur eux des objets de piété, des souvenirs religieux qu'ils avaient emportés de chez eux et qu'ils regardaient comme de*

<sup>12</sup> A partir de décembre, à Weingarten, Renault à l'opportunité de sortir tous les jours entre 12 et 16h, droit accordé à la suite du bon comportement des prisonniers.

<sup>13</sup> BODZENHART, *Ibid.*

<sup>14</sup> Chiffre donné par François ROTH, *Ibid.*, p.432.

<sup>15</sup> Le révérend père Joseph leur consacre tout son 7<sup>e</sup> chapitre.

*précieuses reliques* ». L'office distraait aussi les prisonniers qui y voient l'occasion de sortir du camp et de penser à autre chose. Quelques uns se disent contraints d'y assister, d'autres critiquent les prêches qu'ils y entendent<sup>16</sup> mais, dans l'ensemble, ils en sont plutôt satisfaits.

Parmi les visiteurs, notons encore la présence des proches ; mais celle-ci est surtout valable pour les officiers. Plusieurs sont rejoints par leur épouse. Alphonse Chantron l'est par sa mère.

Dans tous les camps, les Allemands manifestent le même respect pour les prisonniers. Quand survient un décès, ils rendent les honneurs : escorte militaire, salve et oraison funèbre salue la mémoire des disparus. Malgré la haine qui couve, tous les prisonniers apprécient ce dernier hommage des vainqueurs aux vaincus.

Au regard des possibilités qui s'offraient, les évasions s'avèrent peu nombreuses. Il y en a, qui provoquent des représailles : réduction générale des libertés et enfermement en forteresse de prisonniers tirés au sort. Pour un officier évadé, dix étaient pénalisés. La plupart des prisonniers acceptent toutefois leur sort, soit par respect de la parole donnée pour les officiers, soit par pragmatisme (beaucoup estiment que la guerre va bientôt cesser et ne voient pas la nécessité de courir un risque devenu inutile à leurs yeux), soit par dépit (pour ceux qui ont le sentiment d'avoir été abandonnés). Cette appréciation peut sembler sévère. Bergasse, qui a demandé à être retenu en forteresse pour ne pas avoir à trahir sa parole, la confirme pourtant, exprimant le regret que ses pairs ne fassent pas comme lui pour contraindre les Allemands à immobiliser des troupes ! « *C'est un rêve (...) qui ne se réalisera jamais (...) j'ai vu beaucoup d'officiers prenant trop de plaisir à la liberté dont ils jouissaient pour qu'ils veuillent s'en priver volontairement* » écrit-il le 18 janvier. Peut-être faut-il également invoquer le rôle de l'hiver qui n'incite pas à tenter l'aventure ?

## Les prisonniers et la guerre

Terminée pour les prisonniers, la guerre se poursuit néanmoins et ils y pensent. Sur sa poursuite, leur opinion est assez unanime : même si la victoire leur paraît impossible, ils estiment qu'il faut soutenir Gambetta. Pour les officiers, c'est une question d'honneur. Ils ne croient pas à la possibilité d'un retournement de la situation. Ils pensent toutefois qu'un succès permettrait de négocier un bon armistice. Pour les soldats moins passionnés de réalités militaires, la France doit donner la preuve de sa valeur ; il y va aussi de l'avenir de la République à laquelle ils sont attachés.

Tous guettent les nouvelles qui leur parviennent de façon sporadique et souvent déformée. « *Nous ne savons rien* » se lamente Rochat ! Il exprime surtout le dépit de ne pas recevoir les nouvelles qu'il aimerait entendre. Car, le voudraient-ils, les prisonniers ne peuvent ignorer les suites du conflit. Que ce soit par méchanceté ou quand les populations fêtent un succès, les Allemands les tiennent informés. Désespérément, les Français s'accrochent à l'idée que la chance va tourner, qu'une levée en masse aura raison de la patience de l'ennemi, que les puissances européennes « *ne laisseront pas faire* ». La guerre est perdue, ils le savent, mais la grande majorité veut entretenir l'espoir d'un miracle. Sans doute est-ce moralement indispensable : les souffrances endurées doivent avoir un sens !

Refusant de croire les journaux allemands, convaincus que la censure édulcore toutes les autres sources y compris leur courrier, les prisonniers cherchent à lire entre les lignes. A ce jeu, ils se piègent tout seul, s'efforçant d'interpréter les silences comme autant de bonnes nouvelles ! Dans ce contexte, les rumeurs vont bon train.

De l'officier qui réunit témoignages et documents pour rédiger ses analyses ou souvenirs au simple troupiier qui raconte sa guerre autour du poêle, tous les prisonniers trompent leur ennui en évoquant leurs mésaventures. Sur ce thème, chacun a de quoi raconter et les discussions vont bon train. Les débats sont vifs, de nombreux désaccords surgissent et les prisonniers se regroupent par affinités. « *je veux éviter toute discussion, qui pourrait m'entraîner à soutenir mes idées bien arrêtées sur les événements et les grands rôles de la défaite* » avoue Choppin. A Cologne, il rencontre le colonel d'Andlau<sup>17</sup> : « *C'était un charmant causeur. Je l'ai d'autant plus apprécié qu'il ne cachait pas son opinion sur la conduite du généralissime, qu'il traitait avec la plus grande sévérité* ». Sur la manière dont la campagne fut menée ou sur les causes de la défaite, les thèses s'affrontent, nourries de ce que chacun a pu observer ou de ses convictions politiques. Parmi les officiers, à côté d'un petit nombre qui n'exprime pas trop ce qu'il pense (17% environ), trois positions ressortent : la trahison des chefs (de Bazaine et de l'empereur plus particulièrement) est dénoncée par un tiers de notre échantillon (soit la moitié de ceux qui émettent un avis) ; plus modéré, un autre petit tiers évoque les incapacités ou l'impréparation française ; six hommes sur trente (20%), enfin, défendent les généraux. Pour la grande majorité des simples soldats, en revanche, l'affaire est plus simple : ils ont été trahis par l'armée impériale. Le clivage entre officiers et troupiers apparaît ici sans détour.

<sup>16</sup> Le 19 janvier, le très croyant Quentel reproche au père de Damas une homélie au cours de laquelle il entend trop souvent « *soyez soumis à vos supérieurs* ».

<sup>17</sup> Un des premiers dénonciateurs publics de la « trahison » de Bazaine.

En s'efforçant de justifier son point de vue, chacun apporte des arguments ou avance des faits qui viennent, pour l'historien, compléter les sources officielles. L'évocation des débats entre prisonniers permet aussi de comprendre les mécanismes de reconstruction du passé qui s'opère dans le cadre de la captivité. Coupés de toute autre source que celles d'officiers déçus, de témoins partiels, de coupures de journaux dont les informations ne sont pas très sûres et de documents (dépêches, ordres, proclamations...) sortis de leur contexte, les Français reconstruisent la campagne en coordonnant leurs souvenirs. Ce travail de confrontation leur permet de comprendre les faiblesses de l'armée et ses dysfonctionnements ; il les conduit à repérer ces insuffisances qui sont causes de la défaite. Sur cette base, ils élaborent une histoire de la campagne souvent bien documentée autant qu'avertie. Cette « mémoire » de la guerre par les combattants qui s'écrit ainsi dès octobre et qui va se consolider tout au long de la captivité n'en est pas moins une réécriture de l'histoire. Elle est aussi mémoire qui se structure et conforte sans jamais se frotter à la contradiction d'autres acteurs.

Coffinières<sup>18</sup> essaie de « *se faire une popularité parmi les officiers, rapporte encore Choppin. Il espère ainsi se ménager un moyen de défense lorsqu'il paraîtra devant le tribunal appelé à (le) juger* ». Au delà du cas particulier, la remarque témoigne du souci qu'entretiennent les prisonniers de s'exonérer de toute faute. De l'officier supérieur au simple soldat, tous savent qu'ils auront des comptes à rendre lors du retour au pays. S'ils ont été battus, c'est qu'ils ont failli. Les uns parce qu'ils ont fait de mauvais choix, les autres parce qu'ils ont manqué de courage ou de patriotisme. Mais si les premiers peuvent mesurer la part de leurs responsabilités, après avoir risqué leur vie sur le champ de bataille, les seconds n'ont pas le sentiment d'avoir manqué à leurs devoirs. Toute la mémoire qu'ils gardent de la campagne se construit alors autour d'une idée simple qu'accréditent les pertes subies sur le champ de bataille. L'ampleur de la défaite est telle qu'elle ne peut être que le fruit de la trahison ! Ceux qui réfutent cette idée sont rares et se manifestent surtout dans les premiers temps ; au fil des semaines, la thèse s'impose et les disputes qui persistent ne portent bientôt plus que sur l'identité des traîtres : les généraux, les mauvais soldats, les bonapartistes ou les Républicains, les Rouges comme les paysans... tout le monde y passe.

Le ralliement à la thèse de la trahison des chefs est toutefois paradoxal de la part des officiers qui ont développé des analyses poussées sur les raisons de la défaite. Curieux contre-pied, en effet, qui semble réduire à néant tous leurs efforts antérieurs puisqu'ils semblent admettre que, sans la trahison, la victoire était possible, que l'armée n'était donc pas si déficiente qu'ils ont pu le démontrer ! Inconséquence d'hommes refusant d'assumer leurs parts de responsabilité dans la débâcle ? Analysées au cas par cas, ces réactions sont possibles ; mais il nous semble plutôt qu'elles se font sous la pression d'une idée dominante que nous dirions aujourd'hui « politiquement correcte ». Ce phénomène de ralliement plus ou moins conscient à la « pensée unique » du moment se retrouve au niveau du simple soldat. Dans *la mémoire en mouvement* nous avons eu l'occasion de décrire le processus qui conduit ainsi le soldat Quentel à adapter ses souvenirs à ceux de ces camarades de captivité, au point de raconter trois mois après les batailles de Froeschwiller et de Rezonville le contraire de ce qu'il en disait au lendemain de chacune ! Mauvaise foi délibérée ? Il n'y a aucune raison de le penser. Il est plus probable qu'il est lui même victime d'un processus très naturel qui conduit un témoin sous influence à corriger ses souvenirs pour les mettre en adéquation avec le récit certifié conforme soit par le nombre, soit par une instance officielle. Pure hypothèse, que confirme néanmoins Moussac. Celui-ci rencontre le général de Ladmirault et il se construit une opinion sur la base du son témoignage. Il reconnaît que les « *racontars* » circulent, mais il n'applique pas ce terme aux thèses qui lui conviennent ! Fautras, de même, s'appuie sur le récit des prisonniers de Metz pour se conforter dans l'idée de la « *trahison préméditée* » alors que nous savons que celle-ci est une pure vue de l'esprit.

Dans ce contexte de témoignages croisés, le témoin finit toujours par douter de ce qu'il a vu et corrige sa mémoire en fonction de ce qu'il entend dire autour de lui. Il fait confiance au plus grand nombre ou à celui qui l'impressionne par sa personnalité ou son grade. Dès lors, le processus nivelle tous les souvenirs personnels pour les aligner sur la mémoire collective, celle-ci étant décrétée plus proche de la réalité parce que partagée par plusieurs alors qu'elle l'est moins puisqu'elle se réfère à une sorte de récit moyen au cœur duquel les rumeurs ont plus de chance de s'imposer puisqu'elles sont anecdotes que tout le monde véhicule ! Comme beaucoup, Choppin reprend ainsi à son compte la fameuse partie de billard que Bazaine aurait faite le 18 août pendant la bataille de Saint-Privat alors qu'il s'agit d'une légende. De même il rapporte des anecdotes qu'il avoue tenir du « *on dit...* ». Petit moment d'honnêteté qui ne suffit pas, pour autant, à le protéger du « qu'en dira-t-on ». « *J'éprouve chaque jour davantage, écrit-il, une grande satisfaction à voir et à écouter ce qui se passe autour de moi et (...) à tirer profit des impressions personnelles de mes compagnons de captivité sur les événements auxquels ils ont assisté (...) N'est-ce pas la meilleure manière d'avoir, sous les yeux, le tableau fidèle de ce qui est arrivé pendant cette campagne ? Lorsque plus tard on connaîtra les rapports militaires, les documents généraux de toute espèce, on sera forcément amené à y faire des retouches de couleurs et de dessins. Il faut s'attendre, alors, à lire des narrations, souvent composées à loisir, arrangées pour les besoins du moment et*

---

<sup>18</sup> Le général Coffinière de Nordeck commandait la place de Metz lors de la capitulation de l'armée du Rhin.

*artificielles* ». Le sous-lieutenant a raison, mais il oublie d'appliquer à lui-même la recommandation qu'il émet. Car il n'y a aucune raison de penser que le récit des prisonniers puisse être moins artificiel que celui tiré des documents généraux et il faudra s'attendre à faire quelques retouches « *de couleurs et dessins* » aux impressions personnelles quand elles pourront être confrontées aux rapports militaires ou aux alternatives qu'eurent à trancher les chefs sur la base de leurs propres impressions !

Les prisonniers reconstruisent la campagne qu'ils ont vécue. Le processus est classique et oblige l'historien à faire le tri. Pour autant, la « mémoire des camps » qui en ressort n'est pas sans intérêt : elle permet de comprendre l'état d'esprit des vaincus et de cerner les travers d'un discours. C'est important dans la mesure où celui-ci s'est imposé après la guerre comme témoignage d'une « *vérité vraie* » ; il a également joué un rôle décisif dans l'appréciation des événements de la Commune par les prisonniers et la répression à laquelle nombre d'entre eux ont accepté de participer.

## Les prisonniers et la Commune

A la fin janvier 1871, l'armistice est signé. Il consomme la défaite nationale et la tristesse accable les prisonniers. Ceux-ci ne sont toutefois pas traumatisés par l'événement. Ils réagissent en fait comme des hommes qui ont eu le temps de se faire à l'idée de ce qui arrive et qui n'ont plus qu'une hâte : rentrer chez eux. Ce sentiment est particulièrement net parmi les soldats. Cinq de nos témoins disent leur joie. Deux autres se réjouissent d'autant plus vivement qu'ils détestent la guerre !

Sauf pour les officiers qui en ont les moyens et qui acceptent de payer les frais de leur retour, celui-ci ne se fait cependant pas immédiatement. Le rapatriement exige des moyens matériels que les Allemands ne peuvent offrir à tous les prisonniers simultanément. La situation politique en France n'arrange rien : les événements de la Commune rendent les opérations délicates tant sur le plan technique que politique. Commencé aux alentours du mois de mars, les rapatriements sont bientôt suspendus pour cause de troubles. Ces retards qui prolongent la captivité agacent les prisonniers. Voyant un convoi revenir au camp à la suite d'un tel ajournement, Perroncel rapporte que « *presque tous pleuraient de déception* ». Et il ajoute : « *Nous restâmes près de 40 jours avant que de nouveaux convois fussent expédiés en France. Notre tour arriva enfin, mais les contrordres s'étaient tellement multipliés que beaucoup d'entre nous ne crurent à notre départ que lorsque le train se mit en marche* ».

De façon générale, les prisonniers se montrent hostiles à l'insurrection parisienne. Pour autant qu'ils puissent comprendre ce qui se passe à Paris, tous sont scandalisés par un mouvement qu'ils estiment antipatriotique. Pour ces hommes qui ont risqué leur vie sur le champ de bataille, l'idée que des compatriotes puissent s'insurger contre les autorités nationales alors que l'ennemi est encore présent sur le sol de la Patrie est insupportable. Un tel comportement relève pour eux de la trahison. Même quand leur sensibilité politique les rend proches des *Rouges*, ils ne comprennent pas : l'insurrection apparaît au plus sympathisants comme contre productive parce que contraire à l'intérêt de la république sociale.

Les plus révoltés (plutôt les officiers) ne cachent pas leur envie d'en découdre avec les insurgés. Dès son retour le lieutenant Cunéo d'Ornano se porte volontaire pour participer à la répression. « *Partout, écrit-il, on voyait des uniformes. Des soldats et des officiers de tous les corps et de toutes les armes circulaient dans les rues ; beaucoup d'entre eux rentraient de captivité (...) tous paraissaient résolus à marcher contre cette Commune insurgée qui répandait le sang français et obligeaient ainsi nos soldats, à peine rentrés des prisons de l'ennemi, à combattre leurs compatriotes alors que l'Allemand foulait encore le sol de la Patrie* ». Le capitaine Aragonnes d'Orcet surenchérit : « *Quelle chose affreuse que cette révolution ! explique. C'est la honte et le discrédit de la France dans toute l'Europe ; les Prussiens nous ont ruinés ! mais ces misérables nous déshonorent. Pauvre France ! (...) Si les troubles continuent, il est probable que de la frontière même, j'irai me mettre à la disposition du gouvernement de Versailles ; je considère comme un devoir impérieux pour tout honnête homme de concourir en ce moment à la défense de la société, dans la limite de ses moyens* ».

Les convictions idéologiques expliquent ces prises de position radicales ; mais d'autres raisons moins partisans jouent. Quand il apprend la mort du colonel Billet tué à Limoges par des insurgés, Farinet explique ce qui le scandalise le plus : « *Peut-on concevoir une plus grande douleur, une plus cruelle infamie ! En rentrant de captivité être reçu à coups de fusil par des Français. Dans ces circonstances aussi épouvantables, on oublie toutes les souffrances causées par l'ennemi et la captivité ; la raison n'est plus équilibrée, on voit rouge ! Les deux dépôts étaient composés de débris de Reichshoffen, qui avaient vu à leur tête le brave colonel Billet, dans cette charge légendaire où il fut blessé. Dans leur exaspération, ces valeureux soldats voulaient se livrer à toutes les extrémités, incendier la ville, tout mettre à feu et à sang ; nous eûmes de la peine à les contenir* »<sup>19</sup>. Même si beaucoup, déçus et amers, disent ne pas vouloir faire couler le sang français et font le vœu de ne pas

---

<sup>19</sup> Farinet, p.381-382.

être appelés à participer à la répression, le propos résume le sentiment de la majorité. Bouchard qui rentre de Koenigsberg se félicite même de voir son rapatriement retardé et d'être encore à Coblenz pendant la semaine sanglante. Même réaction de la part de Lahalle : *« Quand de retour à Paris, je connus les affreux détails de la guerre contre la Commune, je ne pus que m'applaudir de ne pas avoir eu à affronter d'aussi sombres devoirs. J'aurais frappé assurément, et sans hésiter »* précise-t-il ; mais il se félicite de n'avoir pas eu à le faire. Tous n'ont pas eu cette chance. Pour autant, ceux qui participent à la répression ne se font pas impitoyables. Si Aragonnes se félicite des exécutions sans procès de ceux qui sont pris les armes à la main, d'autres (Filippi, Moussac...) se montrent plus soucieux de respecter les règles de la légalité.

Au-delà des nuances qui permettent de les distinguer, tous les prisonniers s'accordent pour reprocher aux Communards d'avoir compromis les chances militaires de la France. Sur ce point, l'esprit de corps qui fonde tous les hommes dans un même moule de pensée parce qu'ils ont partagé les mêmes souffrances apparaît nettement. L'unanimité dont ils font preuve relève aussi du défaut d'informations dont ils souffrent. Le témoignage du colonel Godelier aide à mesurer la confusion dans laquelle ils se trouvent. *« les bruits les plus sombres nous arrivaient de France »* rapporte-t-il en date du 16 mars. *« le pays paraissait bouleversé par les révolutionnaires ; l'ordre semblait partout compromis (...) Le sentiment de danger que courait la patrie m'exaspérait. Je rongerais mon frein ; il me tardait de rentrer en France pour reprendre du service, me rendre utile à la chose commune »*. Rentré en France à ses frais, il arrive à Paris le 19 mars et s'y promène. Le contact direct avec les événements le conduit à relativiser les choses. Vu de Bonn, tout paraissait plus inquiétant. Les réactions de Pouteau sont tout aussi hésitantes. Le 12 mars, il s'indigne : *« Qu'est-ce qu'ils veulent les Parisiens ? Croient-ils qu'une émeute va arranger nos affaires ? Qu'ils aillent donc au diable ! Pendant ce temps là on ne parle plus de notre départ. Les semaines vont se passer et nous serons toujours là. »* Jusqu'au 8 avril, il se range dans le camp de l'autorité. Mais la lecture d'un numéro de *l'indépendance* belge le perturbe : *« Il y est écrit que les insurgés appartiennent à la garde nationale. Mais alors c'est la population parisienne qui est en révolte, et si les vrais parisiens se déclarent contre l'armée de Versailles, je vais passer du côté de l'insurrection. Paris ne veut sans doute pas accepter le gouvernement que monsieur Thiers, ami des d'Orléans, veut lui imposer. Si vraiment les insurgés s'arment pour défendre la république menacée, je suis de coeur avec eux. Jusque là j'avais cru le mouvement provoqué par les seuls voyous de Belleville et de la Villette, assoiffés de pillage et soudoyés par quelque prétendant. Aujourd'hui j'ai des doutes et, avant de me ranger dans l'un ou l'autre parti, je veux être plus sûrement renseigné. »*

Ces quelques extraits illustrent le dilemme qui se pose aux prisonniers. Ils expliquent aussi comment ceux-ci ont pu se construire une conviction commune. L'isolement et l'oisiveté d'hommes subissant les mêmes maux (la défaite militaire, l'humiliation de la capture, la déportation, la vie des camps...) et ruminant ensemble les mêmes inquiétudes atténuent les différences et structurent la « mémoire des camps ».

Les prisonniers rapatriés qui ont participé à la répression de la Commune l'ont fait ainsi avec le sentiment de régler un compte avec une population qu'ils pouvaient rendre responsable des misères qu'ils avaient subies pendant 5 ou 6 mois. L'attitude subversive des Rouges n'avait-elle pas justifié les hésitations fatales de Mac Mahon et la capitulation de Bazaine, n'avaient-ils pas tenté de renverser le gouvernement de la Défense nationale et compromis les efforts de Gambetta ? S'il n'y a pas lieu de porter à la charge des Communards les responsabilités des défaites de la France, les prisonniers en Allemagne étaient en mesure de croire que tous leurs actes avaient conditionnés la débâcle. Ceux qui participèrent à la semaine sanglante éprouvèrent donc autant le sentiment d'agir au nom de la Patrie que pour le service d'une cause politique partisane. Pour eux, la répression contre la Commune ne s'est pas tellement inscrite comme un épisode nouveau de leur carrière militaire mais comme le prolongement naturel d'une œuvre pour laquelle ils s'étaient mobilisés en juillet 1870 : défendre la Patrie en danger. Gageons qu'une insurrection communarde survenue un an plus tard se serait peut-être terminée de la même manière, mais la participation des militaires se serait négociée tout autrement.

## Conclusion

En dépit de leur dureté, les prisonniers français en Allemagne ont connu des conditions de détention correctes, sans commune mesure avec celles que connaîtront les prisonniers dans les camps du 20<sup>e</sup> siècle. Humiliés par l'échec et ne pouvant se référer à aucun précédent, ils n'ont cependant pas apprécié une situation dégradante pour eux. Ressassant entre eux déceptions, rancoeurs et souvenirs, ils se sont confortés dans l'idée qu'ils avaient été trahis et ont construits ensemble une mémoire de la guerre structurée autour de cette idée. Leur ressentiment les a conduits à cultiver une même détestation des Allemands, le culte de la revanche et un désir de punir ceux qui avaient abusé de leur sens du sacrifice : les officiers supérieurs incapables et les communards. Le poids de leurs témoignages a pesé lourd dans la mémoire collective des Français et la manière dont ces derniers ont pensé et géré l'après guerre.



